

JACQUES MATHIEU

Entre poudrés et pouilleux

Le jeu des apparences à Paris au XVII^e siècle

Récit historique



SEPTENTRION

ENTRE POUDRÉS ET POUILLEUX

JACQUES MATHIEU

ENTRE POUDRÉS ET POUILLEUX

Le jeu des apparences à Paris au xvii^e siècle

Récit historique

 SEPTENTRION

Extrait de la publication

Les éditions du Septentrion remercient le Conseil des Arts du Canada et la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC) pour le soutien accordé à leur programme d'édition, ainsi que le gouvernement du Québec pour son Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres. Nous reconnaissons également l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIÉ) pour nos activités d'édition.

Illustration de la couverture: Gravure de Larmessin, Paris, bibliothèque des Arts Décoratifs. Ph. © Harlingue-Viollet.

Les culs-de-lampe sont issus de l'ouvrage de Jacques-Philippe Cornuty, *Canadensium Plantarum aliarumque nondum editarum Historia Cui adiectem est ad calcem Enchiridion Botanicum Parisiense*, publié en 1635.

Chargée de projet: Sophie Imbeault

Révision: France Brûlé

Mise en pages et maquette de la couverture: Pierre-Louis Cauchon

Si vous désirez être tenu au courant des publications
des ÉDITIONS DU SEPTENTRION
vous pouvez nous écrire au
1300, av. Maguire, Sillery (Québec) G1T 1Z3
ou par télécopieur (418) 527-4978
ou consulter notre catalogue sur Internet:
www.septentrion.qc.ca

© Les éditions du Septentrion
1300, av. Maguire
Sillery (Québec)
G1T 1Z3

Diffusion au Canada:
Diffusion Dimedia
539, boul. Lebeau
Saint-Laurent (Québec)
H4N 1S2

Dépôt légal:
Bibliothèque et Archives
nationales du Québec, 2008
ISBN 978-2-89448-509-5

Ventes en Europe:
Distribution du Nouveau Monde
30, rue Gay-Lussac
75005 Paris

LA TENDRE ENFANCE

Il naquit au moment où le siècle se mourait, le 31 décembre 1599; une date qui n'a de lointaine que les apparences. L'idéal de vie portait alors sur l'harmonie de l'être et la recherche du bonheur, renforcé par une myriade de découvertes dans tous les domaines de la science et même par l'existence de mondes inconnus jusque-là.

Une fois nettoyé, lavé et emmailloté, il fut présenté à son père, docteur régent en la Faculté de médecine de Paris, qui le trouva bien pâle, tout chétif, totalement démuné. Il estima un peu froidement qu'il avait peu de chances de survivre; peut-être ne verrait-il même pas le nouveau siècle, comme son avant-dernier né, son quatrième enfant.

Il deviendrait bientôt un ange.

Sa mère ne l'entendait pas ainsi.

Certes, les plus vieux de ses enfants lui apportaient de grandes satisfactions. Mais la perte de son fils précédent, après trois mois de vie, lui avait causé un tel chagrin qu'elle avait eu beaucoup de peine à s'en remettre. Et, pour une fois, cet enfant aux yeux bleus, au petit nez rond et au front large lui ressemblait. Foi de Marguerite, avec la grâce de Dieu et ses bons soins, il survivrait.

Et sa vie serait bien remplie.

Il remplacerait le fils perdu.

Elle lui avait d'ailleurs choisi un prénom en conséquence, un double prénom : Jacques, du nom de deux apôtres du Christ dont le bien-aimé, et, en souvenir du fils perdu, Philippe.

Jacques-Philippe vivrait pour deux.

Elle apporta toute son attention à son bébé.

Au troisième jour, de tout blanc, il devint tout jaune. Elle eut alors recours à une recette de son patelin. À l'eau, elle ajouta une légère décoction de racine de rhubarbe. En deux jours, il retrouva une belle peau rose et duvetée. Disponible à toute heure, elle refusa de le

confier à une nourrice. Le nourrisson tétait à grands traits, mais peu de temps à la fois. Elle le nourrissait aux trois heures, jour et nuit. Elle était heureuse. Quand il prenait le sein, elle le retrouvait, pour ainsi dire, comme quand il était dans son ventre. Elle le caressait, le calmait et l'endormait dans ses bras.

Elle faisait un avec lui.

Au début, il partagea la couche parentale. Ainsi, elle le gardait bien au chaud. Puis, elle s'aménagea un lit dans la grande salle du rez-de-chaussée, près du poêle qui répandait une douce chaleur. Elle refusa de lui donner la paille du fils disparu. Malgré les réticences de son mari, elle fit acheter un beau berceau de bois blanc. Aux quenouilles du berceau, elle suspendit des bouquets de fleurs sauvages odorantes destinées à éliminer les miasmes.

Elle lui témoignait un amour maternel sans borne.

Le corps de sa mère était son univers. Mais ce corps avait une enveloppe, une odeur, une douceur, une chaleur, une voix. Elle communiquait avec lui par tous ses sens. L'entendre, le toucher, le sentir, le lécher la possédait

entièrement. Le contact chaud des corps éveillait sa tendresse. Elle le lavait chaque matin avec de l'eau parfumée à l'huile de rose. Elle adorait cette proximité qui prenait forme de fusion des corps dans l'allaitement. Elle ressentait ses besoins.

À six mois, elle commença à lui donner de la nourriture solide. Il adorait les fruits confits : pommes, poires, cerises ou figues. Elle lui donna de la bouillie de céréales et de pain. Elle passa au potage qu'elle lui faisait prendre à la petite cuillère. Elle ajouta à ces mets des décoctions de sauge et d'angélique en guise de tonique, pour lui donner de l'appétit.

Ils partageaient la vie qu'elle lui avait donnée.

Quand il en vint à lui tendre les bras, elle se sentit enivrée de bonheur. Sa robe, avec son collet de doux velours et son odeur fraîche, attirait le bébé à la recherche de nouvelles sensations. Elle se fit l'intermédiaire de sa découverte du monde environnant. Ce gain d'autonomie ne prit jamais l'allure d'une séparation. Il constitua un simple ajout à l'entendement de l'enfant, dans cet univers qu'elle lui montrait,

chantait, faisait sentir ou goûter. Il découvrit un monde extérieur varié et source de satisfactions sensorielles. Il demeura une part d'elle-même. Il était plus qu'elle n'avait rêvé.

Elle était celle par qui tout lui arrivait.

On ne sait par quel hasard, il attrapa une maladie. Il avait le souffle court. Il geignait en dormant. Elle passa deux nuits à l'écoute de ses plaintes, dans l'attente de sa respiration. Son père voulut lui pratiquer une saignée. Elle s'opposa fermement. Il eut beau dire que même le roi avait eu sa première saignée à trois mois, rien n'y fit. On n'infligerait pas un tel traitement à son fils. Elle s'y résoudrait peut-être, mais ce serait à la toute dernière extrémité, pour ainsi dire en désespoir de cause. Elle lui servit plutôt de la tisane de coquelicot, qui fit merveille.

Toute l'enfance de Jacques-Philippe se passa en un apprentissage de la vie partagé entre la discipline et le jeu. Le bambin apprit à prononcer ses premiers mots, puis à ne plus faire pipi au lit et enfin à faire sa prière soir et matin. À trois ans, elle commença à lui enseigner à reconnaître les lettres et les chiffres. Au coucher, elle lui contait des histoires fantastiques, des

récits d'aventures à la mesure de son entendement. Cet enseignement prit souvent la forme de jeux, consciente qu'elle était de la formation qu'elle visait ainsi à lui inculquer. Il était devenu le maître de la maison, le bien-aimé de sa mère, sa lumière et son espoir.

Elle l'initia au monde extérieur.

Elle l'amena au jardin de la cour intérieure de la maison. Il y découvrit des couleurs et des odeurs étonnantes. Elle le valorisa en lui demandant de l'aider en transportant quelques branchages ou de petits outils de jardinage. Il prenait plaisir à la regarder prendre soin des fleurs. Elle lui indiquait même parfois quelques mauvaises herbes à arracher. Elle s'émerveillait devant son enfant et ses apprentissages maladroits, aussi sérieux et émouvants que comiques parfois.

Il était utile, il se pensait déjà grand.

Un jour pourtant, il prit une initiative plutôt malencontreuse. Par une belle journée de printemps, il vit une fleur magnifique sur une plante. Il regarda sa mère arroser ce plan avec un seau d'eau. Il fut passablement intrigué. Où allait cette eau? Où se cachait cette fleur

auparavant? Il crut naïvement qu'il y avait un rapport de cause à effet direct entre ces deux éléments, comme si l'eau faisait sortir la fleur de sous la terre. Il entreprit alors de creuser la terre trempée pour découvrir ce qui se cachait dessous. Sa mère intervint: non, non, lui dit-elle, il ne faut pas déterrer les plantes. Alors, tout bonnement, il tira sur la tige de la fleur, si bien qu'il arracha la plante.

Cette première expérience scientifique tourna plutôt mal.

Même si, en pâmoison devant sa progéniture, elle admirait généralement ses sottises, il fallait aussi l'éduquer et, pour ce, le discipliner. D'un air sévère, elle le retourna à l'intérieur de la maison. Il ressortit en pleurnichant. Un seul regard suffit à lui faire comprendre qu'il n'était pas encore pardonné. Il revint en pleurant de plus belle et en plaidant «veut aider, veut aider, veut aider». Rien n'y fit. En apparence, sa mère était fâchée et ne se laissait pas amadouer. Il était trop jeune pour comprendre que ses sanglots tiraient des larmes de sang du cœur de sa mère.

Et que tout cela était pour son bien.

À six ans, badinages et cajoleries cessèrent.
Il passa sous la coupe de son père.



L'ÉTUDIANT

Ce jour-là, sur les bancs de l'école, avec une bande de copains, les plus brillants de la classe, Jacques-Philippe exploita les points faibles d'un de leurs professeurs. Imbu de son savoir récent, il voulut faire étalage de ses connaissances, d'ailleurs autant par vanité personnelle que pour l'instruction du groupe. Il avait puisé une abondante information dans la bibliothèque de son père. Les chambreurs dans la maison de son père, des étudiants rendus à un stade plus avancé dans leur cheminement, avaient insidieusement contribué à préparer l'esclandre. Enfin, une expérience illicite lui avait donné confiance en son savoir. Il pensait, bien à tort du reste, que la fonction de son père, doyen de la faculté, lui assurerait l'impunité.

Il osa ironiser à propos de l'ignorance de l'anatomie interne du corps féminin par un professeur vieillissant. Il contesta les propos de ce docteur pontifiant dont les enseignements n'étaient pas à la hauteur des compétences attendues. Sa remise en question d'affirmations douteuses déclencha un inconcevable brouhaha. Le groupe d'étudiants railla et siffla le professeur.

La leçon fut interrompue.

Jacques-Philippe en subit les conséquences.

Durant tout le repas du soir, son père parut d'humeur morose. Il ne dit mot. Il semblait préoccupé, accablé. Cette attitude inquiéta Jacques-Philippe. Ces derniers temps, il avait commis quelques bêtises. Il se demanda s'il était la cause de ce visage sévère.

Il n'eut pas à attendre bien longtemps.

Aussitôt le repas terminé, son père lui fit signe de le suivre dans son cabinet de travail. Un vent de panique souffla dans les oreilles de Jacques-Philippe et enveloppa tout son être. L'objet de cette convocation faisait-il suite au chaos qu'il avait provoqué le matin dans la

classe de médecine ou, pire, au méfait commis trois semaines plus tôt avec ses comparses ?

Mâchoires serrées, regard ombrageux, son père entreprit de le semoncer vertement. Quelle idée avait bien pu lui passer par la tête de ridiculiser un des professeurs de sa faculté ? Pour qui se prenait-il ? Son comportement insolent et inconscient méritait une correction.

Jacques-Philippe esquissa une réaction.

Il n'eut le temps que de dire : oui, mais. L'invitation à se taire ne laissa place à aucune réplique. Oser vouloir répondre à son père relevait de l'impertinence. Cherchait-il à le provoquer ? Il serait préférable qu'il reconnaisse qu'il avait encore bien des connaissances à acquérir. Il était encore loin de la compétence de son frère aîné, déjà docteur et en voie de bien s'installer dans la profession.

Jacques-Philippe se résolut à laisser passer la tempête.

Après tout, son père lui reprochait une simple frasque d'adolescent. Il le fixa sans broncher. Mal lui en prit ! Cette apparente indifférence déchaîna la fureur paternelle. Cette

désinvolture ne le mènerait nulle part. Faisait-il également partie de cette racaille d'étudiants qui se permettaient toutes sortes d'effronteries et de bêtises dont il recevait régulièrement des plaintes?

Les reproches devinrent culpabilisation.

Qui le logeait, le nourrissait et le faisait instruire? Qui payait les études qui lui apporteraient un statut social respectable? Voulait-il ruiner sa famille et la couvrir de honte? Il risquait de faire de son père la risée de la confrérie, de lui faire perdre sa crédibilité et sa réputation. Il suffisait de si peu pour semer le discrédit autour de soi et susciter le mépris. Il l'humiliait profondément. Somme toute, il était un moins que rien. Un habile médecin ne valait rien s'il n'était en même temps un honnête homme.

À lui de choisir sa destinée!

Le chantage vertueux suivit.

Que faisait-il des valeurs que sa mère lui avait inculquées à force de dévouement et d'abnégation? Ne lui avait-elle pas donné l'exemple de l'amabilité et de la douceur de caractère? Elle s'était occupée de son corps et de son cœur. Elle lui avait appris le sens de l'honneur

TABLE DES MATIÈRES

La tendre enfance	9
L'étudiant	17
Le savant	45
Le botaniste	65
L'adulte	87
La rencontre	99
Nouveaux horizons	125
L'alchimiste	149
Le grand dessein	169
Au lecteur	177



CIVIS PARISIENSIS
Bourgeois de Paris

CET OUVRAGE EST COMPOSÉ EN NEW BASKERVILLE CORPS 12
SELON UNE MAQUETTE RÉALISÉE PAR PIERRE-LOUIS CAUCHON
ET ACHÉVÉ D'IMPRIMER EN AVRIL 2008
SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE MARQUIS
À CAP-SAINT-IGNACE
POUR LE COMPTE DE GILLES HERMAN
ÉDITEUR À L'ENSEIGNE DU SEPTENTRION